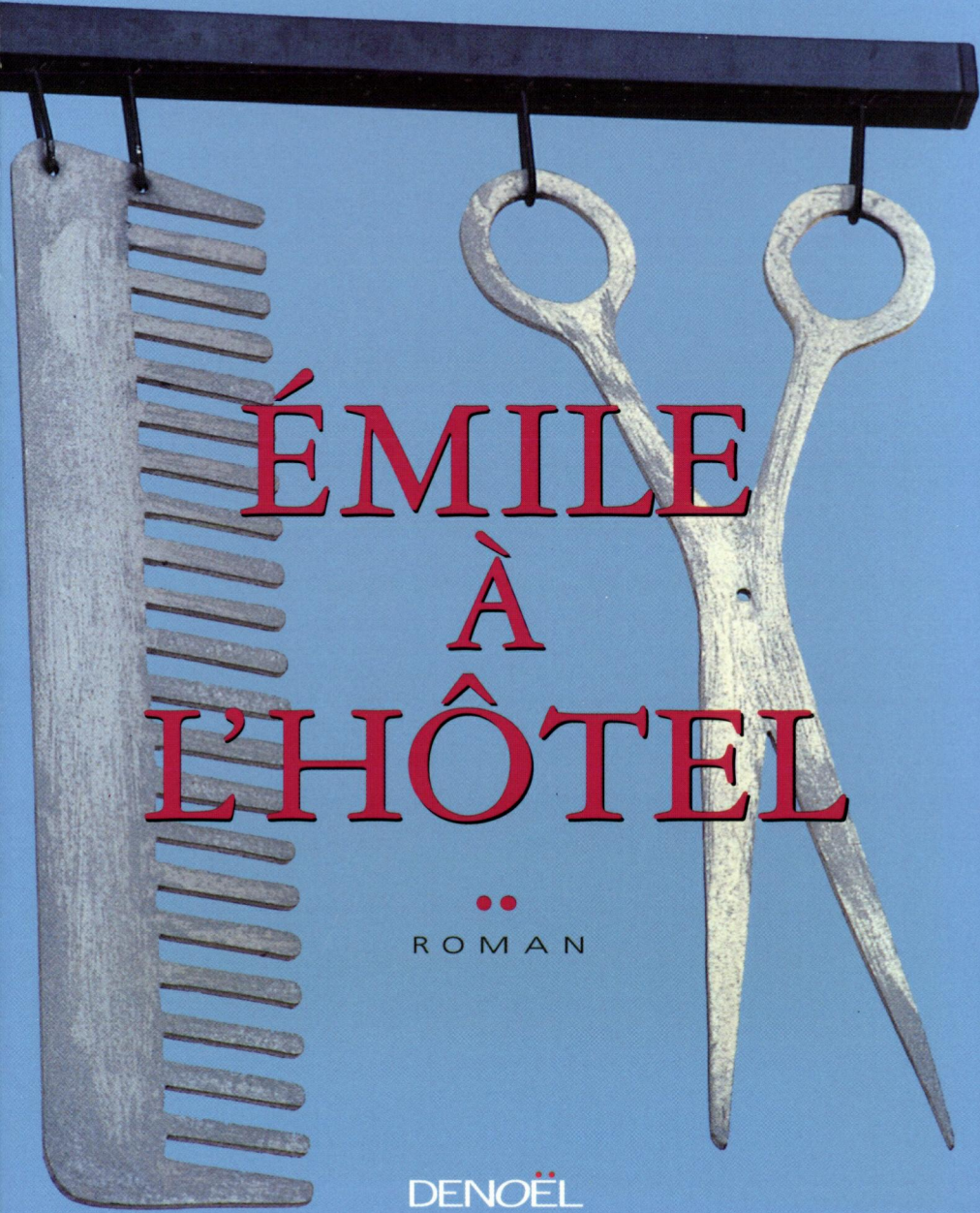


REMO FORLANI



ÉMILE
À
L'HÔTEL

••
ROMAN

DENOËL
Extrait de la publication

ÉMILE À L'HÔTEL

DU MÊME AUTEUR

Romans

Le Béret à Groucho, La Table ronde
Reviens, Sulamite, La Table ronde
Violette, je t'aime, Folio
Au bonheur des chiens, Folio
Pour l'amour de Finette, Folio
Quand les petites filles s'appelaient Sarah, Folio
Papa est parti maman aussi, Folio
Tous les chats ne sont pas en peluche, Folio
Gouttière, Folio
Valentin tout seul, Denoël et Folio
La Déglingue, Denoël et Folio

Théâtre

Guerre et paix au café Sneffle, Gallimard
Au bal des chiens, Gallimard
Lundi, monsieur vous serez riche, Paris-Théâtre
Madame, Paris-Théâtre
La Nuit des dauphins, Gallimard
Un roi qu'a des malheurs, L'Avant-Scène
Le Divan, L'Avant-Scène
Grand-Père, L'Avant-Scène

Livres dessinés

Dépêchons-nous pour les bonnes choses, Tchou
Ma chatte mon amour, Ramsay
Ma chatte ma folie, Denoël
Du bon usage des chats, Denoël

Essai

Les Gros Mots, Julliard

Pamphlet

Du passé faisons table rase, Régine Deforges

REMO FORLANI

ÉMILE
À
L'HÔTEL

••

R O M A N

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

**© 1999, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24821.6
B 24821.5**

L'Hôtel.

L'Hôtel et ceux qui y séjournaient. Tant et tant d'idiots, de malintentionnés, de menteurs, de félons. Tant de pures et simples salopes aussi.

Ne pas, ne plus y penser, je ne peux pas.

Quand on a vu ce que j'ai vu, entendu ce que j'ai entendu, vécu ce que j'ai vécu.

C'est que j'étais aux premières loges et qu'on ne faisait aucunement attention à moi. Comme si j'avais été un chat ou un meuble. Je comptais pour du beurre, quoi.

Laval ne s'est pas gêné pour le dire, une fois. Ça m'est resté gravé.

– Faire attention à ce morveux, ça serait comme se méfier de son pot de chambre, il a dit.

Un mal embouché et une crapule, monsieur Pierre Laval.

Il l'a payé. Il a payé ça et le reste en se faisant exécuter à peine ressuscité de son suicide.

Je dis crapule mais c'était un cerveau à coup sûr. Un homme capable. Roublard comme bien peu. Et l'ai-

mant, sa sale besogne. Les journées de quinze heures et plus, et les nuits, toutes les nuits, qu'il a pu passer à compulser des dossiers, à noircir des pages et des pages, à palabrer, à monter des arnaques, à bricoler des discours, des déclarations qui ne faisaient toujours qu'envenimer les choses. Même, souvent, à ne rien faire d'autre qu'à s'énerver à propos du Vieux, en salopant sa cravate, toujours blanche, avec ses cendres de cigarette.

C'était la crasse faite homme, Laval.

Même sortant de son bain, habillé tout propre et faisant le distingué, le gracieux, il avait l'air poussiéreux et retors.

Laval !

Le Bougnat, le Bois-Charbon, le Marchand de chevaux cagneux, comme l'appelait le Vieux quand il était en fureur contre lui. Ce qui arrivait pour ainsi dire tout le temps.

Le Vieux !

Pour presque tous, à l'Hôtel, c'était le Vieux.

Mais il suffisait qu'il entre dans une pièce et, alors, c'était des monsieur le Maréchal en veux-tu en voilà, des Son Excellence, des monsieur le chef de l'État. Il y en avait même un, un général d'infanterie sans dents et avec une canne de montagnard à bout ferré qui trouait parquets et moquettes, qui lui balançait des Votre Grandeur. Ou Chef Vénéré.

Et le Vieux faisait celui qui n'en demandait pas tant, que ça gênait. Mais ça se voyait que, dans le fond, il aimait ça.

Une chose qu'il ne faut jamais perdre de vue c'est qu'il avait énormément de vanité, le Maréchal. Que c'était un imbu.

Et un compliqué sous ses allures de grand-père tout sourire. Un cafouilleux, si l'on préfère.

Enfin... quand moi j'ai débarqué.

Avant, il avait forcément eu ses périodes de grande intelligence, le fin stratège, le guerrier accompli, le héros de la première grande guerre mondiale.

Mais, moi, ça remonte aux années quarante ce que j'en ai vu et entendu, du Chef Vénéré, et c'était net qu'il ne tournait plus tout le temps bien rond.

Il faut savoir aussi que c'était carrément la maison de dingues, l'Hôtel. D'enragés. De maniaco-délirants. Tous ou presque extrêmement malfaisants.

Les premiers temps, ça ne m'a pas sauté aux yeux, pas choqué. J'étais si jeune encore, si inaccompli. Comment aurais-je pu ne pas faire crédit, confiance à tant de personnages importants, croulant sous les titres, affairés, portant beau, fleurant si fort l'honneur et la dignité ?

Comment aurais-je pu, moi gamin tout juste alphabétisé et si peu pourvu de jugeote – comme on disait alors –, me rendre compte que le Vieux et les gens de sa meute n'étaient que de lamentables et haïssables faux prophètes ?

Quand j'ai fait mon entrée à l'Hôtel, n'ayant fréquenté que mes idiots de parents, la communale et les clients d'un salon de coiffure de province, je n'avais

aucune idée sur rien. Je prenais les jours et les gens comme ils venaient, comme ils étaient.

Maintenant, je peux m'en indigner ou en rire, des dangereux allumés de l'Hôtel. Mais pas l'année où mon père a eu cette énorme grippe à séquelles désastreuses.

Aujourd'hui, on a des noms pour ces saletés de maladies. La radio, la télévision nous annoncent que c'est la grippe de Hong Kong, de Tahiti, de Pernambuco. Mais, à l'époque, la fameuse grippe espagnole de quatorze-dix-huit étant tout à fait passée de mode, on n'avait aucun nom à leur donner, aux gripes. On se contentait d'avoir une grippe, une grippe bien de chez nous et plus ou moins terrassante.

Celle de cette année-là s'avéra carabinée. En plus d'une grosse grosse fièvre, de suées, de douleurs à tous les endroits du corps, elle provoquait de terribles maux de ventre accompagnés de selles d'une fréquence et d'une abondance affolantes.

Papa, ça lui était tombé dessus en pleine taille de barbe d'un monsieur qui avait un magasin d'électricité à deux rues de notre Salon de coiffure. Je le revois comme si c'était hier, mon père, se ruant dans les toilettes, peigne et rasoir en main.

Le soir même, il atteignait quarante de fièvre et n'avait même pas la force d'avalier, fût-ce un doigt, de cet alcool de prune que fabriquait mon oncle de la Creuse et dont il était si friand.

Accouru sitôt alerté, notre médecin de famille m'exédia à la pharmacie pour en rapporter assez de

remèdes pour remettre sur pattes un cheval de bonne taille en moins de deux jours.

Quatre jours plus tard, papa avait toujours quarante, de la toux très grasse, des graillonnements de poitrine, les intestins en capilotade. Et il paniquait à l'idée qu'on serait le lendemain samedi.

C'est que le samedi était le jour de la coupe de cheveux du Maréchal.

Parce que mon père était devenu, depuis l'installation du gouvernement à Vichy, à l'Hôtel du Parc, le coiffeur du chef de l'État.

Un travail pas cher payé mais honorifique au possible, une charge presque, qu'il avait décroché à grand renfort d'intrigues et de bassesses.

Et, par la faute de cette calamité de grippe à retombées intestinales ininterrompues et pestilentielles, il risquerait de se le faire souffler, ce travail, par son redoutable rival monsieur Angelo du *Palais du Cheveu* ou par ce vieil efféminé de *Roi de la Permanente* de l'avenue de la République ?

Certainement pas.

Certainement pas.

– Simone, prit-il la force d'intimer à maman, Simone, ma belle, la plus neuve chemise de ce grand flandrin tu vas la repasser. Et tu vas bien lui broser son costume aussi. Le bleu marine, celui à gilet. Et toi, toi mon garçon...

Qu'est-ce qu'il allait inventer encore ? Déjà qu'il m'avait, sans s'inquiéter de savoir si ça me plaisait ou

pas, bombardé apprenti coiffeur. Il avait le don, le paternel, de toujours me mettre dans l'embarras.

Alors, c'était quoi sa dernière trouvaille

Nous ayant gratifiés d'une pétaradante quinte de toux et s'étant essuyé le nez qu'il avait tout suintant dans la bordure de son drap, il me regarda avec ses yeux papillo-teux d'enfiévré. Droit dans les miens, il me regarda.

– Il faut que tu saches une chose, fils, dans la vie, des jours qui comptent vraiment, les gens comme toi et moi, ils n'en ont pas trente-six mille. Moi, j'ai eu le jour où, au Front en seize, j'ai compris que la grenade qui nous arrivait dessus n'était pas pour moi, vu qu'elle venait de réduire mon bon copain Paul en chair à pâté. J'ai eu le jour où ta mère m'a dit qu'elle me préférerait à ce nain de Rémillon. J'ai eu le jour où on a inauguré le Salon. Et voilà. Toi, le premier des rares jours importants auxquels t'auras droit, j'ai l'intuition qu'il est en train de rappliquer à grand train. Et quel jour, fils, quel jour !

Je n'osais y croire. Ça ne se pouvait pas. C'était trop intimidant. Trop...

– Je saurais pas. J'en serais pas capable. Je suis encore qu'apprenti. Pas la coupe du Maréchal, papa. Les clients d'ici, je veux bien. Mais pas le Maréchal.

– Tu veux ma mort ?

Quel fils voudrait la mort de son père ?

Le samedi, alors que ce n'était même pas encore l'aurore, j'avais déjà revêtu ma chemise la plus flambante et mon costume bleu marine à gilet. Et je suis la trouille par tous les pores de ma peau.

Papa, qui était toujours autant dans sa grippe, dans sa fièvre, dans ses quintes à glaires, a quand même eu la force de me rappeler que le Maréchal tenait à ce que ses oreilles soient bien dégagées mais quand même pas trop et que, si j'étais assez empoté pour la rater, sa coupe, je n'aurais pas assez de toute ma vie pour le regretter.

Ainsi stimulé, je me dirigeai vers l'Hôtel.

Bien sûr, jamais je n'y avais mis les pieds dans ce palace. Et pas plus dans aucun des autres établissements, pour la plupart fastueux, édifiés à l'intention des nuées d'engorgés du foie, d'embourbés des tripes qui, d'un bout de l'année à l'autre, envahissaient ma ville natale.

Ce monde-là, le monde des grands hôtels, le monde des buveurs de Vichy-Grande-Grille, de Vichy-Chomel, de Vichy-Célestins, de Vichy-l'Hôpital, n'était pas celui de ma famille, ni de nos voisins, ni de mes copains. Notre eau de Vichy à nous c'était celle de nos robinets d'évier. Et nous étions parfaitement conscients que les fiestas mirobolantes avec divas de l'Opéra (de Paris) et de la Scala (de Milan), que les concerts philharmoniques de plein air, les bals fastueux, les soirées de gala assorties de feux d'artifice étaient des plaisirs réservés aux curistes, gens généralement très argentés et peu enclins à frayer avec l'indigène.

Ce fut donc ma première visite à l'Hôtel du Parc, établissement de grand luxe devenu – pour cause de défaite et de capitulation – siège du gouvernement de l'État français.

Inutile de préciser que ce haut lieu était gardé par un nombre considérable de soldats, de gendarmes, de flics de tout poil.

J'étais nanti du laissez-passer de mon père. Quand même, de me voir arriver, ça les a grandement déconcertés, les hommes du service d'ordre. Même vêtu on ne peut plus correctement, même nanti de l'attirail paternel dans une mallette en similicuir, je n'étais qu'un grand dadais à l'air pas futé. Et confier le pelage du chef de l'État aux mains sûrement malhabiles d'un débutant...

Ils me regardaient, s'interrogeaient, se posaient de graves et niaises questions de gendarmes. Que dirait le Vieux en voyant rappliquer, à la place de son habituel et compétent merlan, un jeune coiffé zazou ?

Si le Vieux prenait ça mal, il y aurait des retombées. Et les retombées, n'est-ce pas. Sans l'intervention d'un lieutenant pas bien vieux mais décidé, j'y serais peut-être encore à me faire toiser par ces brutes armées de gros flingues.

Le lieutenant me fit monter les étages à toute allure. Le Vieux c'était au troisième qu'il avait ses quartiers. Et il était très pointilleux question horaire.

Le Vieux !

De le voir ressemblant comme un frère au Maréchal des timbres-poste, ça m'a tout remué. Et encore plus de l'entendre grognocher parce que les incapables qui l'entouraient avaient décidé de lui faire rafraîchir sa coupe par n'importe qui. Oui. Il a dit n'importe qui.

Tout rouge, je devais être.

Il avait, lui, les yeux aussi bleus que ceux de papa étaient marron.

Des yeux un peu pleureurs de père Noël de grand magasin pendant les fêtes.

Avec sa voix de la T.S.F., il m'a demandé depuis combien de temps j'étais coiffeur.

– Depuis mon certificat, monsieur.

– Monsieur le Maréchal, m'a soufflé le lieutenant pas bien vieux.

– Depuis mon certificat, monsieur le Maréchal.

– Et tu l'as eu quand ton certificat ?

– Je l'ai passé ça fera deux ans aux vacances, monsieur le Maréchal.

C'était la vérité, ça allait faire deux ans que j'avais tenté de l'avoir, mon certif. Eu, pas eu, l'important c'était de l'avoir tenté. D'autant que je l'avais manqué de très peu. Et il avait sûrement assez de soucis comme ça, le vieux grand homme aux yeux gentils, sans, en plus, le faire profiter des miens.

– Et tu sais manier les ciseaux aussi bien que ton patron ?

– Je suis son fils, monsieur le Maréchal.

– Ah ! c'est bien, ça. Ça me plaît. C'est beau, c'est très beau, le fils marchant dans les pas du père, la main qui sait montrant la route à la main qui apprend.

Tout content de proférer d'aussi belles choses, il cligna des yeux et se fit un large sourire à lui-même.

Je vivais un grand moment.

Je le ressentais si bien que je fus brusquement pris

d'une furieuse envie d'aller aux cabinets. Mais je n'étais pas venu pour.

J'étais venu pour la coupe du samedi du maréchal Pétain chef de l'État français.

Deux militaires sans grade, à tête et à manières de larbins, lui ayant avancé une chaise pour s'asseoir et un petit banc pour y poser ses pieds, le Vieux prit place et me tendit son crâne.

– Fais ton office, bourreau.

Ça ne m'a pas fait rire qu'il me dise ça. Mais j'aurais sûrement dû. Parce que le lieutenant et les deux ordonnances ça les a pliés en quatre. C'était à qui rigolerait le plus fort. Ils s'en étranglaient, ils en postillonnaient, ils en rotaient. Ah ! il s'y entendait en drôlerie, le chef suprême. Même Fernandel dans ses meilleurs films, des rires pareils il n'en déclenchait pas.

À part Laval, c'étaient que des lèche-cul à l'Hôtel. Tous.

Mais bon.

Mon office, je l'ai fait aussi bien que possible. Il n'avait pas tant de poils que ça sur le caillou, ce vieux monsieur. Qu'une couronne qui en faisait le tour. Et c'était du poil antique, très fin, rebelle au peigne, mais ne demandant qu'à être coupé. Même un apprenti encore moins doué et appliqué que moi n'aurait pas pu le louer le rafraîchissement du chef de l'État français.

Quand j'ai fait mine de vouloir m'intéresser aux pointes de la célèbre moustache blanche, on m'a stoppé net. Sa moustache il se la fignolait lui-même, le Vieux.

Il y avait des coutumes. Des rites.

Ce qui m'a semblé c'est qu'on a été plutôt content de moi.

Le Maréchal m'a dit que j'étais un bon petit gars, un brave petit Français de France. Puis il m'a demandé si j'aimais les berlingots et, sans me laisser le temps de lui répondre, il a décidé que oui, que tous les bons petits gars de France aimaient les berlingots qui étaient de bons bonbons de France et que j'avais bien mérité d'en recevoir une boîte.

C'étaient des berlingots bleus, blancs et rouges. Dans une boîte décorée avec des francisques et un portrait pas bien ressemblant mais très en couleurs et entouré de petites filles avec des nœuds bleus, blancs, rouges, du Maréchal. Il y en avait plein une armoire, des boîtes de berlingots. Mais le lieutenant m'a bien fait remarquer, tout en m'en tendant une, que ce n'était pas souvent que le Maréchal en donnait, des boîtes de berlingots du Maréchal. Que c'était une immense faveur qu'il me faisait là, le Maréchal. Que j'étais un chanceux.

Je n'en ai même pas mangé un de ces précieux bons bonbons de France. Ma mère s'est empressée de ranger la boîte entre un ignoble magot chinois souvenir de l'Exposition coloniale et le service à liqueur en baccarat dans la vitrine fermant à clé de notre salle à manger-salon.

Puis les jours s'étant succédé, mon imbécile de père, bien aidé en cela par notre crétin de médecin, était passé de la grippe carabinée à la pneumonie, de la pneumonie simple à la pneumonie double avec complications cardio-pulmonaires et – l'apothéose, le point

sur le *i* du mot maladie –, il s'était offert une attaque qui, après l'hôpital et plusieurs interventions délicates, l'avait laissé impotent des deux jambes, incontinent de la vessie et à peu près mongolien.

Ouais. À même pas cinquante ans il se retrouva pire que gâteau, ne faisant plus que dodeliner de la tête en bavant et en répétant des journées entières qu'il voulait ses ti ciseaux zo-zo et son ti pei-peigne. Ou encore qu'il voulait faire pi-pi-pi-pi-pi-pi-pi-pi.

L'horreur !

Ma mère qui faisait, elle, la coupe pour dames, les indéfrisables, les teintures et même de très modestes « soins de beauté », songea d'abord à agrandir son espace et à supprimer la coupe hommes et les barbes.

Alors survint un certain Moutiers qui avait travaillé avant-guerre avec papa. Inopinément libéré de son stalag (pour des raisons qu'il valait mieux ne pas chercher à approfondir), il fit des offres de service à maman qui l'embaucha. Grâce à lui, moi tailladant et champouinant tant bien que mal, les affaires continuèrent comme avant dans la partie « hommes » de notre Salon.

Je ne m'étendrai pas sur le fait que, fort peu de temps après son arrivée, je surpris le certain Moutiers – qui était rouquin, sanguin et peu sympathique – en train de faire de bestiales cajoleries à ma mère debout contre l'armoire normande de la chambre de mes parents.

Cela à pas un mètre du lit de mon pauvre papa qui contemplait le ciel par la fenêtre grande ouverte et lui disait, au ciel, qu'il allait lui crever ses nuages avec ses

ti ciseaux zo-zo pour qu'il tombe beaucoup de grosses gou-gou-gouttes.

Glissons aussi sur la mainmise du rouquin – de moins en moins sympathique – sur la boutique et son tiroir-caisse, sur l'appartement et, surtout, sur le corps et l'âme de ma mère qui – rendons-lui cette justice – devait attendre, sans bien sûr s'en rendre compte, depuis des éternités qu'un mâle use enfin de la bonne manière de sa personne agréablement replète.

Le rouquin Moutiers trouvant chic de se prétendre gaulliste – sans toutefois le crier sur les toits –, il refusa d'aller jouer des ciseaux à l'Hôtel du Parc.

Moi, j'y retournais volontiers.

Toutes les occasions de fuir le Salon, ma niaise de mère, son amant et mon insupportable papa étaient bonnes. Et puis ça m'amusait d'avoir mes entrées chez le grand de ce monde, de voir de près, de très très près cet homme que journalistes à gages et poètes inspirés ne cessaient de couvrir de louanges.

Les hauts faits de personnages aussi réputés que le chevalier Bayard, Turenne, Danton, Nostradamus, Sully, Napoléon, Gambetta, me captivaient nettement moins que les exploits d'Arsène Lupin, Fantômas ou Tarzan.

Forcé. Ayant fait ma communale, ayant eu les instits que j'avais eus, l'Histoire me faisait chier. Mais, tout de même, voir un grand homme dans son intimité...

Par millions les Français passaient leur temps à beugler *Maréchal nous voilà*. Mais ils restaient bien tranquilles dans leur coin, ces chéris. Tandis que moi.

Tous les samedis à sept heures pile du matin...

Petits bouts par petits bouts, je lui en ai quand même coupé des mètres et des mètres, de cheveux, au messie de la Collaboration.

À ma deuxième visite, il m'a si peu reconnu qu'il a commencé par me demander depuis combien de temps j'étais coiffeur.

– Depuis mon certificat, monsieur le Maréchal.

– Et tu l'as eu quand ton certificat ?

J'ai refait l'impasse sur ma non-obtention dudit certitif et j'ai habilement provoqué un sourire grand-paternel en évoquant avec le ton qui convenait les déboires de mon pauvre homme de père. Le Maréchal a voulu savoir mon prénom. Ça, c'était de l'inédit.

– Émile, monsieur le Maréchal.

– Émile. Comme Zola.

Ignorant alors jusqu'au nom de l'auteur de *L'Assommoir*, j'ai flairé, à en juger par sa grimace, que ce Zola devait être un vraiment très sale type. Peut-être un bandit connu. Un escroc, un Stavisky ou un brûleur de dames comme Landru.

– Seulement émile ? Tu n'as pas d'autre prénom ?

Si. J'en avais deux autres. Ceux des deux frères de mon père. Mais qu'on oubliait exprès tellement ils étaient moches. Ernest et... Le Vieux ne me laissa pas le temps de lui répondre.

– On dira que tu es le petit coiffeur.

Il était debout. En robe de chambre très laineuse à élégants grands carreaux et en chaussons de cuir beurre

Remo Forlani

•• Émile à l'Hôtel

Vichy sous l'Occupation. Chaque semaine, à l'hôtel du Parc, le maréchal Pétain confie sa tête au jeune Émile, jusqu'alors apprenti coiffeur dans le salon de son père. Quoi de plus rassurant pour l'état-major du maréchal que ce gamin docile qu'on laisse traîner dans les couloirs et chaparder aux cuisines ?


Journaliste
et auteur dramatique,
Remo Forlani a publié aux
éditions Denoël *Ma chatte
ma folie*, *Valentin tout seul*
et *La Déglingue*.

À l'hôtel, où s'agitent les enragés de la Collaboration, Émile sait se rendre indispensable. Il recueille les radotages et satisfait les caprices du Vieux, confiné dans sa chambre. Il épie les manigances de Laval, couche comme tout le monde avec la belle Emma, n'échappe pas aux avances suspectes du capitaine Vincent et se trouve bientôt embarqué dans la plus rocambolesque des conspirations.

Émile à l'Hôtel ou l'opéra-bouffe de la Collaboration.

Photo de couverture :
© Pierre Putelat, agence TOP.

DENOËL

B 24821.5  2.99
ISBN 2.207.24821.6
95 FF TTC

Extrait de la publication

